

JEAN-PHILIPPE ANTOINE



LA CHAIR DE L'OISEAU

Vie imaginaire
de Paolo Uccello

L'UN
EST
L'AUTRE

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 1991.

À mes parents

La chair est le vrai chaos de toutes les couleurs.

F. W. J. SCHELLING

Première partie

I

Paolo Uccello ne devient pas peintre comme Giotto qui, parvenu à l'âge de dix ans, un jour qu'il dessinait un mouton pour se distraire d'avoir à les garder, Cimabue qui passait par Vespignano le voit, si bien moutonnant et traçant qu'il l'ôte à son père et l'em-mène en son atelier pour en faire son apprenti. La suite est connue : l'enfant délaisse le bâton charbon-neux qu'il promenait sur les flancs des rochers, bientôt il surpasse le maître, « et aujourd'hui c'est Giotto qu'on acclame » (Dante, *Purgatoire*, XI, 94-96).

Paolo Uccello ne devient pas peintre non plus comme Nicolas Poussin, qui dort enfant sur le dos d'une colline normande. Il promenait aux Andelys, Grand et Petit, les histoires et fables latines avec lesquelles son maître d'école et son ancien soldat de père tourné paysan tâchaient de lui faire perdre son inclination pour le dessin, et qu'il aimait, bien qu'il en couvrît les gardes et les marges de figures, et qu'il continua d'aimer en peinture : vingt ans plus tard et romain, il s'ingénie des nuits durant à esquisser pour un

Cavalier Marin malade et insomniaque d'innombrables scènes d'Ovide. Pour l'heure, sous le couvert des hêtres et des marronniers, au retour de Notre-Dame-du-Grand-Andely où il a regardé travailler pour la première fois Quentin Varin, il médite les conseils de ce dernier, peintre assez habile selon Félibien. « Les conseils de Varin, poursuit l'historien, augmentèrent de telle sorte le désir que le Poussin avoit de s'attacher à la peinture, qu'il s'y donna tout entier; & alors qu'âgé de dix-huit ans il crut être en état de quitter son país, il sortit de la maison de son père sans qu'on s'en apperçut, & vint à Paris pour mieux apprendre un Art dont il reconnoissoit déjà les difficultez, mais qu'il aimoit avec beaucoup de passion. »

Paolo Uccello enfin ne devient pas peintre comme Cézanne, cet autre Paul, fils un peu hébété de famille qui courut après la peinture que, disait-il, il aimait sans y réussir. Il fut tôt pensionné de mauvais gré par son père Louis-Auguste. Marchand de peaux de lapin puis chapelier un peu prêtreur, enfin banquier, enfin encore riche banquier, celui-ci avait peu de tolérance pour le souci augmenté de doute de son fils, bien qu'il lui eût offert à neuf ans sa première boîte de couleurs, arrachée à un méchant lot de marchandises usagées qu'il avait acheté en gros pour en revendre les articles au détail. Paul était soutenu par sa mère qui croyait en son génie depuis qu'à cinq ans elle l'avait trouvé silencieux croquant avec un charbon sur les murs de la salle à manger le

pont de Mirabeau sur la Durance. Il ne cessait de devenir peintre.

Paolo ne devient pas peintre comme aucun d'eux, et pourtant les échos de Cézanne, du Poussin et de Giotto résonnant traversent sa vie et sa peinture.

II

Son père faisait commerce de volailles, et fournissait les meilleures familles de Florence en chapons, dindes, pintades, faisans. Cela ne l'enrichissait pas, car ces seigneurs n'aimaient pas à s'acquitter de bonne heure, lorsqu'ils n'oubliaient pas tout simplement de payer.

Dénombrant ses avoirs pour l'impôt, Dono di Paolo est amené d'année en année à diminuer l'estimation de dettes qu'il ne voit que rarement rentrer; d'où le port taciturne qu'il acquit avec le passage des ans et dont son fils semble, pour de tout autres raisons, avoir hérité — seul héritage à dire vrai laissé par le père.

Lorsqu'il se rendait au marché il emmenait souvent le petit Paolo, qu'on chargeait à l'occasion de menues commissions. Paolo aimait particulièrement les heures où n'ayant pas besoin de lui on avait oublié qu'il était là. Il s'éloignait du carré qu'occupaient les caquetantes marchandises paternelles, devant une maison jaune au milieu de la place, pour s'installer devant la large porte ouverte de l'atelier de Ghiberti, sous la galerie qui ombrageait le côté court du marché.

Certains jours, des aides y triaient des sacs entiers

de pastilles de verre peint, jetant à part celles qui présentaient un défaut. Paolo, quand il ne jouait pas avec d'autres gamins, était fourré derrière les matériaux de charpente qui encombraient les abords de la porte. Il s'enhardissait jusqu'à d'un bond récupérer les tomettes de couleur, qu'il examinait pour y chercher l'irrégularité qui les avait condamnées. Il les serrait ensuite dans une bourse usée et crevassée, arrachée un jour à son père près de s'en débarrasser, et les trimballait jusqu'au retour à la maison, où vite échappé il les enterrait dans un coin du verger. Celui-ci, isolé par un court muret, jouxtait le potager derrière l'habitation.

Cette précaution était nécessaire depuis qu'Antonia sa mère avait trouvé un tas de ce qu'elle prit pour des cailloux émaillés au fond du coffre où elle tenait le linge familial, seul meuble où Paolo avait pu songer à ranger ses possessions. Les pierres avaient semé de menues traces de couleur sur les tissus. Fâchée elle les avait prestement rendues à la nature. Elles égayaient maintenant pour les anges qui les voyaient du haut du ciel le plancher herbu du potager. Paolo, envoyé cueillir des simples, en trouvait parfois une qu'il portait sans tarder enfouir au trésor. Il apprit l'éclat des couleurs.

III

C'est peut-être à cause de la volaille paternelle que Paolo reçoit son nom d'*Uccello* – parfois orthographié *Huccello* – c'est-à-dire son nom d'*Oiseau*. En l'absence de tradition admise, il est certes tentant d'appeler ces volatiles à la rescousse. Pourtant son père, dans les archives où est enregistré son mariage en 1387, comparait comme *Dono di Paolo*, sans oisellisation, malgré son métier. *Paolo* est-il une contraction ou une mauvaise lecture de *Pollaiolo*, qui signifie marchand de volaille?

Le nom de Paolo lui-même, dans les premiers documents où il apparaît, est la simple inversion du nom du père, en italien comme en latin : un *Pagolo di Dono* est mentionné comme « garçon de boutique » dans l'atelier de Lorenzo Ghiberti en 1407 (alors payé 5 florins, puis 7, et finalement sept ans plus tard 25 florins l'an). Il aurait alors dix ans. En janvier 1431, Paolo déclare son patrimoine pour le paiement de ses impôts sous le nom de *pagholo di dono dipintore*. En 1415, un *Paulus olim doni pictor* fait partie des *Medici e Speciali*, la corporation des médecins et apothicaires

à laquelle étaient rattachés les peintres à l'époque, car comme eux ils broyaient des poudres et des plantes dans de l'huile. Le même *Paulus olim doni pictor* rédige, signe et fait enregistrer son testament en 1425, avant de se mettre en route pour un long voyage à Venise.

La première trace conservée de son nom d'Oiseau est un document de 1436. Il a pour objet les délibérations du conseil de la commune de Florence concernant la commission d'un monument au *condottiere* John Hawkwood.

Hawkwood, également connu sous le nom d'*Acuto* ou *Aghuto*, ou encore *Haut*, est un mercenaire anglais qui combattit successivement pour le duc de Milan et le Pape, avant d'entrer au service de la République florentine et de la conduire à des victoires répétées contre les mêmes ducs de Milan au début des années 1390. À sa mort en 1394, après des funérailles publiques somptueuses, il est enterré temporairement dans la cathédrale de Santa Maria del Fiore. L'année suivante le roi Richard II demande aux Florentins, qui acquiescent à sa requête, la restitution de la dépouille du *condottiere*, pour la faire enterrer dans sa terre natale. Curieusement, le départ du corps accélère les plans faits l'année précédant sa mort pour édifier sur la tombe future une statue de marbre. Le projet entre-temps s'est modifié : au monument de marbre a fait place l'idée moins coûteuse d'un monument peint à son imitation. Les peintres Agnolo Gaddi et Pesello reçoivent 15 florins chacun, beaucoup moins que les

410 florins qu'avaient coûté les funérailles à la ville, pour dessiner à même le mur et en grandeur réelle les tombes de Hawkwood et de Piero Farnese, autre valeureux capitaine qui, lui, avait combattu les Pisans.

Quarante ans passent.

En 1433, le conseil de fabrique de la cathédrale remet à l'ordre du jour la réalisation du monument de marbre. Un concours public est organisé. On ne sait rien de résultats sans doute peu probants : trois ans plus tard il est décidé de procéder au simple remplacement des fresques jadis peintes par Gaddi et Pesello, maintenant passées de mode. Uccello emporte la commande. Il conçoit le chef-d'œuvre aujourd'hui visible encore dans la cathédrale florentine, sur le mur de la nef à main gauche en entrant.

Paolo lui-même confirme qu'Uccello est son nom de peintre : sur le devant de l'entablature fictive sur laquelle reposent l'homme et sa monture, il inscrit, avec les mêmes caractères romains qui désignent le bénéficiaire et sujet du monument (IOANNES ACVTVS EQVES BRITTANICVS DVX AETATIS S/VAE CAVTISSIMVS ET REI MILITARIS PERITISSIMVS HABITVS EST), éloge calqué sur une inscription antique alors récemment découverte à Arezzo, dont le destinataire a été identifié en 1940 par Fritz Saxl comme Q. Fabius Maximus, sauveur de la république romaine et valeureux adversaire d'Hannibal ; il inscrit, disé-je, les mots PAVLI. VCCELLI. OPVS. C'est sous ce nom qu'il apparaît dorénavant systématiquement.



L'UN
L'AUTRE

nrf



91-V A 72263 ISBN 2-07-072263-5

120 FF tc